



*Petit Courrier des Dames.*  
*Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.*

*Chapeau de paille de riz orné de mimosa et de rubans de gaze, Redingotte  
d'organdie garnie de ruches en tulle et de Neuds en organdie, De M<sup>lle</sup> Rascalon, rue  
S<sup>t</sup> Martin N<sup>o</sup> 228.*

777



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N° 25.*

*Chapeau de paille d'Italie orné de plumes, Robe de Madras Ecossois, Des magasins S<sup>t</sup> Anne.*

N°

CO

des

Ce  
dont  
Pa  
Pr

50

Au  
Chez  
St  
MAR

Chez

Chez

Chez  
Lo

I  
vor  
me  
rag  
ras  
dan

797

(VI<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> IV.—TOME IX.

25

20 JUILLET 1825.



# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges.*)

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, *imp.*—Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67 ;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place.*

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

POUR peu que les chaleurs épouvantables que nous éprouvons se fassent généralement ressentir, on concevra facilement que nos belles dames de Paris ont tout au plus le courage de s'envelopper d'un peignoir de mousseline, et s'embarassent à peine du soin de leur toilette; aussi serions-nous dans l'impossibilité de parler de quelques modes nouvelles, si

nous n'avions admiré une forme de redingote d'un goût parfait, et dont la disposition des garnitures nous a paru aussi élégante que gracieuse.

Cette redingote, en organdie, se fermait sur le devant par des nœuds en organdie; deux ruches de tulle, placées en grands festons sur le milieu du jupon, se prolongeaient en s'élargissant, à partir de la ceinture jusque vers les épaules, ce qui donnait une grâce toute particulière à la forme du corsage. Les manches offraient une disposition délicieuse dans la pose des ruches et des nœuds en organdie qui les ornaient; deux rangs de ruches terminaient le bas du jupon.

---

La plupart des manches longues sont en mousseline blanche très-claire, toujours très-larges du haut et serrées vers le bas, à partir de l'avant-bras jusqu'au poignet.

---

On continue à porter beaucoup de fleurs sur les chapeaux en paille de riz: il n'y en a aucune assez privilégiée pour s'appeler fleur à la mode. On adapte indistinctement des roses premières, du chèvrefeuille, œillet, mimosa, etc. Que les fleurs soient placées avec grâce, voilà tout ce que la mode exige.

---

Les rubans de gaze, ouvragés en satin, sont tout-à-fait en vogue pour les chapeaux ou bonnets; mais pour ceinture on ne se sert que de rubans à gros grains ombrés ou nuancés.

---

Les volans des robes en couleur, telles que madras écossais, cote-palis, écorce, guingams, se bordent quelquefois avec une ganse plate qui cache l'ourlet: cette ganse est toujours de la couleur qui domine le plus dans la robe.

---

Les redingotes les plus nouvelles pour hommes, ont deux rangs de boutons. Une des jolies étoffes qui s'adopte pour gilet, se nomme *ismir*: c'est une sorte de poil de chèvre très-léger, très-souple; la couleur la mieux choisie est mauve très-clair, d'une seule nuance.

I  
de  
et  
aux  
prés  
Par  
parl  
ract  
vrag  
en l  
vien  
retr  
Si s  
dans  
Mai  
mod  
parn  
pur  
quat  
la pe  
veut  
n'ap  
et de  
la m  
affai  
parle  
de l'  
rion  
"  
" ar  
" pi  
" gr  
" s'  
" bi  
" si  
" fai

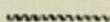
## LITTÉRATURE.

Il est des auteurs inimitables dans leur genre de perfection : de ce nombre on peut compter au premier rang Jean-Jacques, et de nos jours Walter-Scott. Cependant, on doit savoir gré aux jeunes auteurs qui cherchent à suivre leurs traces, et apprécier les efforts qu'ils tentent pour arriver jusqu'à eux. Parmi eux, nous placerons M. Copper, où l'on retrouve parfois quelques pages, quelques portraits tracés avec ce caractère d'originalité qui distinguent si éminemment les ouvrages du célèbre auteur anglais. Nous pouvons également citer en France M. Ch...., qui, sous le simple titre de *Charles* (1), vient de faire paraître un roman en quatre volumes, où l'on retrouve parfois les pages brûlantes de la nouvelle histoire. Si son héros n'a pas toutes les qualités qui nous plaisent tant dans Saint-Preux, il a cette ame de feu, cet amour dévoué... Mais comme toutes ces grandes passions sont passées de mode, et que leur existence ne serait pas même admissible parmi la génération actuelle, nous ne parlerons ici que de la pureté et de la grâce du style, et surtout de l'aimable et piquante philosophie d'un vieux marin, dont la gaité survit à la perte de sa fortune, de sa santé et même de ses amis. Il veut réprimer le caractère exalté du jeune Charles, qu'il n'appelle que son Romain, et pour le distraire de ses rêveries et de la disposition naturelle de son caractère, qui le porte à la misanthropie, il l'engage à venir le joindre à Paris, où ses affaires l'avaient momentanément attiré. Nous allons le laisser parler lui-même, persuadé que ce léger aperçu de la manière de l'auteur vaudra mieux que tous les éloges que nous pourrions faire de son ouvrage.

« A vingt ans, si des docteurs ! C'est une amie, c'est une  
 » amie qu'il faut, dont la figure soit belle encore, et l'esprit  
 » prudent et vif ; on l'écoute, car sa voix flatte l'oreille, et la  
 » grâce est dans ses discours ; on la croit, on l'interroge, on  
 » s'instruit avec elle, et les légers propos et le rire ont chassé  
 » bientôt ce qui restait de vapeurs et de folles idées. La raison,  
 » si piquante quand elle s'échappe des rubans et des fleurs,  
 » fait voir comme de face la folie de l'homme, et apprend le

(1) A Paris, chez M. Ch. Béchct, quai des Augustins, N° 57.

» sage emploi de la vie. Puis un laquais bien appris se pré-  
 » sente . . . . heureux signal ! Les fourneaux et les flacons  
 » achèvent l'œuvre de Socrate en cornettes. Les têtes s'é-  
 » chauffent, l'esprit vole, et, depuis les nouvelles du théâtre  
 » jusqu'au conseil du prince, tout paraît, tout s'agite, tout  
 » vient briller tour-à-tour dans cette arène. Où sont les vents  
 » d'automne et la lune et son pâle éclat au milieu de tant de  
 » feux et de mouvemens ? Donnez-moi Platon , Werther et  
 » ses grandes bottes , et le père Aubry lui-même , et je vous  
 » en fais , en quinze jours , des hommes à marcher dans cette  
 » vallée de larmes , et à sauter un pas de deux au besoin.  
 » Mais il faut être ici , etc. , etc. , etc. »



### VARIÉTÉS.

Le *Philantrope* , journal qui se recommande autant aux lecteurs par le choix des articles qu'il renferme , que par le but de son institution , rapportait dans son dernier numéro , à l'occasion de la loi relative aux anciens sous-officiers et soldats des gardes suisses , l'anecdote suivante , qui nous a paru digne de recevoir autant de publicité que possible :

Le 10 août 1792 , le baron D\*\*\* , capitaine des gardes suisses , s'était battu depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir , et était atteint de plusieurs coups de sabre. Accablé de fatigue et de douleurs , craignant avec juste raison d'éprouver le sort de ses braves camarades , et voulant se dérober à la fureur du peuple , il parvint à se cacher sur un arbre dans le jardin des Tuileries jusqu'à huit heures du soir ; voyant alors plus de tranquillité dans Paris , et espérant se sauver à la faveur des ténèbres , il prend le parti de descendre de son arbre pour aller chercher dans la ville un asile où ses jours puissent être en sûreté.

Passant par la place Vendôme , il aperçoit un groupe de quelques hommes , et se cache dans la balustrade qui entourait la statue de Louis XIV. Il est aperçu par le domestique d'un financier de la rue Vivienne , qui vient à lui en lui criant : « Qui va là ? » Le capitaine se nomme , en lui disant : « Mon ami , qui que tu sois , je mets mon sort entre tes mains : livre-moi à des bourreaux , fais de moi tout ce que tu voudras , tu

» auras beau jeu, car je n'en peux plus de fatigue ; je me suis  
 » battu depuis le matin jusqu'au soir ; je suis blessé en plusieurs  
 » endroits , et la vie m'est à charge. » Le domestique , voyant  
 que ce brave homme pouvait courir quelque risque avec son  
 uniforme , lui dit : « Capitaine , donnez-moi votre habit , et  
 » prenez le mien , suivez-moi et comptez sur moi. » L'uni-  
 forme est aussitôt enveloppé dans un mouchoir ; le domes-  
 tique en chemise , et le capitaine en veste , parviennent sans  
 danger jusqu'à l'hôtel du financier , où le baron est caché pen-  
 dant quinze jours dans la chambre de son bienfaiteur , qui ne  
 le laissait manquer de rien. Le financier , ayant appris que son  
 domestique cachait un Suisse , et craignant de voir sa fortune  
 compromise , donne congé au protecteur et au protégé , avec  
 ordre de sortir sur-le-champ. Le brave domestique conduit ,  
 le soir , son hôte chez sa mère , qui vendait du charbon sur  
 le quai de la Grève , et l'invite à prendre patience dans cette  
 modeste retraite , jusqu'à un moment plus heureux.

Au bout de trois ou quatre jours arrive une visite domici-  
 lière ; on n'a que le tems de cacher le capitaine sous une  
 douzaine de sacs de charbon ; la visite se fait scrupuleuse-  
 ment ; les sacs sont sondés avec des piques de quatre pieds de  
 long ; les visiteurs décampent , et le capitaine respire. Enfin ,  
 par intrigue , ou par argent , le baron D\*\*\* obtient un passe-  
 port , sous un autre nom , et rejoint ses foyers dans le canton  
 de Berne , où il jouissait d'une fortune considérable. Aussi-  
 tôt arrivé , la reconnaissance est le premier plaisir dont il  
 aime à jouir : il envoie vingt mille livres à ses bienfaiteurs ,  
 avec l'invitation la plus pressante de venir le rejoindre en  
 Suisse. Ces braves gens font leurs dispositions pour ce bien-  
 heureux voyage ; ils sont reçus par le baron avec les témoi-  
 gnages de la plus affectueuse sensibilité sur une terre rappor-  
 tant cinq mille livres de rente , dont il leur remet l'acte de  
 vente ; il leur en fait prendre possession sur-le-champ , avec  
 les démonstrations de la plus reconnaissante amitié , et en les  
 invitant à le regarder comme un véritable frère. Depuis cette  
 époque , ces deux familles jouissent d'une tranquillité parfaite  
 et d'un bonheur fondé sur le sentiment réciproque des bien-  
 faits de la reconnaissance.

---

La fête qui a eu lieu à Saint-Cloud le jour de la Saint-

Henri, rappelait le souvenir de celles données à Trianon : à cette époque, c'étaient les premières dames de la cour qui se déguisaient en marchandes, et se plaisaient à revêtir le joli costume de bouquetière, de marchande d'oranges, etc. ; des jeux de loterie étaient tenus par les jeunes seigneurs de la cour, et les lots plus ou moins élégans, et que l'on gagnait sans mise de fonds, étaient distribués aux dames de la société. Autre tems, autres mœurs. Aujourd'hui, nous ne verrions pas sans surprise un semblable travestissement, mais nous applaudissons ; avec un vrai plaisir, aux piquans déguisemens adoptés par les premiers acteurs du Vaudeville, et surtout au bon goût qui a présidé à la disposition générale de la fête offerte au duc de Bordeaux, une des plus brillantes qu'on ait données à la cour.

Ici une compagnie de lanciers de quatre à six ans, était bivouaquée à l'entrée du parc. Leurs manœuvres excitaient l'étonnement du jeune duc, qui manifestait le plaisir qu'il éprouvait en voyant les évolutions militaires de ces petits guerriers. Là M<sup>me</sup> Hervey vendait des joujoux, M<sup>me</sup> Guillemain du pain d'épices, M<sup>lle</sup> Pauline Geoffroy des mirlitons ; plus loin, M<sup>lle</sup> Minette distribuait des fleurs ; cette charmante et spirituelle actrice a eu l'heureuse idée de présenter un bouquet à MADAME ; en lui adressant quelques mots de compliment en italien : S. A. R. a daigné s'arrêter pour lui répondre dans le même langage.

Plusieurs acteurs du Vaudeville avaient aussi leurs rôles. Guillemain chantait et vendait des chansons, Fontenay et Joly faisaient la parade, et montraient à un public élégant les farces et les gambades d'Armand-Jocko ; en un mot c'est aux acteurs, dirigés par M. Bérard, et au soin que ce directeur a mis à distribuer ces différens rôles, que l'on doit une partie des plaisirs qu'on a goûtés à cette fête charmante, qui s'est terminée par une représentation d'un *Dimanche à Passy*, et la *St.-Henri*, pièce de circonstance, de MM. Dartois, Théodore, Anne et Blangini.

---

#### PETITE REVUE THÉÂTRALE.

La campagne et la chaleur excessive enlèvent des spectateurs aux théâtres : il serait donc injuste de calculer le mérite

des ouvrages d'après le produit des recettes ; mais on peut dire que les nouveautés données depuis peu ne sont guères capables d'attirer la foule. De ce nombre, et au premier rang, nous plaçons *la Fausse Croisade*, opéra *soi-disant* comique, en deux actes, de M\*\*\*, musique de M. Lemierre de Corvey. Un mari jaloux, cherchant à éprouver sa femme, voilà le sujet de cette pièce. Fallait-il l'aller chercher au tems des croisades ? L'espace nous manque pour faire des observations critiques sur cet ouvrage ; d'ailleurs ce n'est pas à un malade près de rendre le dernier soupir, qu'il faut chercher à donner des secours : on prie pour qu'il meure en paix, cela vaut mieux. Ce que nous disons du poème, nous le répéterions de la musique de M. Lemierre de Corvey. Quelle corvée pour ceux qui l'ont entendu ou qui l'entendraient ! *La Fausse Croisade* habitait, dit-on, un carton de l'administration de l'Opéra-Comique depuis neuf ans : c'était un bail. Il est fâcheux que Feydeau n'ait pas gardé ce locataire, ou que, pour le faire déloger, il n'ait pu le faire sortir sans qu'il passât par le théâtre.

Le VAUDEVILLE vient de nous donner l'*Exilé* : n'en a-t-il pas fait jouer le rôle assez long-tems au public, et voudrait-il le leur faire reprendre ? Il ne faudrait pas beaucoup d'ouvrages semblables pour y réussir. Un drame sur un théâtre dont le rideau porte pour devise :

Le Français né malin créa le vaudeville !...

C'est à Walter-Scott que les auteurs de l'*Exilé* ont emprunté leur sujet. En parlant des héros de notre révolution, Berchoux a dit :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Que dirait-il donc des romantiques qui conspirent tant contre noire littérature ?

Les VARIÉTÉS, auxquelles leur titre pourrait permettre, non le drame que les flons-flons excluent, mais au moins quelques ouvrages où le sentiment se glisserait de tems en tems, comme nous venons de le voir dans *France et Savoie*, viennent de rentrer dans leur genre par *le Petit Bossu*, vaudeville grivois de MM. Brazier et Dumersan. Ce bossu, tourneur de son état sans être fait au tour, se croit adoré de ses voisins les

bouchère, boulangère, perruquière, cordonnière et marchande de vin, ainsi que d'une jeune fille nouvellement arrivée à Paris, qui raccommode les bas et qui n'a pour toute boutique qu'un tonneau. Les femmes donnent des rendez-vous à différentes heures au bossu, et quand il va pour entrer chez chacune d'elles, les maris de celles-ci, qu'on croyait absents, sortent de chez eux, ce qui dérange les plans de Tourniquet : bientôt les femmes accourent le plaisanter et même se venger par quelques soufflets des propos qu'il a tenus ; mais la jeune raccommodeuse de bas le sauve des mains de celles qu'il a offensées et il lui donne la sienne. De la gaité, des scènes rapides fort bien jouées, ont assuré le succès de cette petite pièce. Un bossu mystifié, cela paraît d'abord extraordinaire : mais si le bossu passe pour avoir plus d'esprit que les autres hommes, il peut cependant se laisser attraper ; aveuglé par l'amour-propre, on n'y voit guère, et l'on peut appliquer à ce genre d'amour ces vers de La Fontaine :

Amour, amour, quand tu nous tiens,  
On peut bien dire : Adieu, prudence.

En définitive *le Petit Bossu* est une troisième édition, à ce théâtre, des *Femmes vengées*, dont *les Rémois* et *la Marchande de goujons* étaient les deux premières.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. *Le Fermier Humberg*, mélodrame en trois actes. C'est un ministre disgracié que l'on veut livrer à la justice et qui ne doit sa grâce et sa liberté qu'à la générosité de celui qu'il avait fait bannir pour s'emparer de ses biens : c'est la vertu qui triomphe, du moins au théâtre. Cette pièce offre des situations dramatiques, et est généralement bien écrite, mais il y a des invraisemblances bien fortes. Il est vrai que ce genre d'ouvrage ne compte pas en littérature, et tout ce qu'on lui demande, ce sont de ces situations fortes qui plaisent au public des théâtres du boulevard du Temple, et qui produisent de l'effet sur les spectateurs, en produisant aussi sur les recettes : sous ce rapport, *le Fermier de la Gaité* peut faire encore quelques bonnes récoltes. C. DE M.

A ce Numéro est jointe la Planche 317.